

# *Les voyages forment la jeunesse !*

(Colloque sur « l'accueil des enfants de deux ans : comment prendre en compte les ruptures spatiales, temporelles, institutionnelles et relationnelles ? » organisé par L'IUFM de Montpellier et l'IRTS Languedoc-Roussillon le 2 avril 2003)

Michel Ramos, IUFM Montpellier

Quand on s'intéresse aux enfants de deux ans, le thème de la rupture peut certes faire penser à certains enfants, brise-tout, ou à d'autres, casse-cou, mais il évoque, à coup sûr et plus sérieusement, la question centrale, en psychologie du jeune enfant, de la séparation<sup>1</sup> et de l'un de ses principaux cadres de références, la théorie de l'attachement. Cette théorie, élaborée par John Bowlby<sup>2</sup>, à partir de la fin des années cinquante et de travaux éthologiques (Harlow, Lorenz), postule que les besoins affectifs du petit d'homme ne se construisent pas à partir des besoins nutritionnels et des contacts répétés qu'ils occasionnent avec la mère, mais sont en réalité du même niveau. L'affection est aussi importante, vitale que la nourriture. Elle constitue un besoin primaire, au même titre que les aliments sans lesquels la vie ne serait pas possible.

La théorie de l'attachement, âgée aujourd'hui de moins d'un demi-siècle, a connu rapidement un développement d'une ampleur comparable à celui des théories phares du 20<sup>ème</sup> siècle, dans le domaine de la psychologie (psychanalyse, stades piagétiens, cognitivisme, ...). On peut compter en milliers les livres, articles, communications et colloques auxquels elle a donné lieu et cette vivacité ne se dément toujours pas. On peut cependant affirmer, sans grand risque de se tromper, qu'elle n'aurait sûrement pas connu un tel destin sans l'apport déterminant de Mary Ainsworth<sup>3</sup>. Ses travaux ont, en effet, par la mise au point d'une procédure empirique, expérimentale, appelée en anglais « the strange situation<sup>4</sup> », permis l'opérationnalisation de la théorie en mettant à disposition des chercheurs un véritable instrument de mesure de la qualité du lien d'attachement.

---

<sup>1</sup> « Autant que le travail, l'amour, la curiosité, l'ambition et quelques autres figures imposées, la séparation est un des thèmes de notre humaine condition. » Jean D'Ormesson, *C'était bien*, Gallimard, 2003, p. 217.

<sup>2</sup> Bowlby J., *Attachment and loss*. New York : Basic Books, 1969-1982. Pour les éditions en français : *Attachement et perte : I. L'attachement, II. Séparation, angoisse et colère*. 1ère éd., PUF, Paris, 1978. *III. La perte, tristesse et dépression*. 1ère éd., PUF, Paris, 1984.

<sup>3</sup> Ainsworth MDS., Blehar MC., Waters E., Wall S., *Patterns of attachment : a psychological study of the strange situation*. Hillsdale, NJ : Erlbaum, 1978.

<sup>4</sup> Traduit avec plus ou moins de bonheur par différents auteurs par : situation étrange, situation inhabituelle, situation d'étrangeté.

Cette situation facilite en effet la détermination chez l'enfant d'un type d'attachement, plus ou moins sécurisé ou anxieux, à partir de son comportement pendant une vingtaine de minutes dans une salle inconnue. Sa capacité à explorer ce nouvel univers au cours de différents épisodes de présences et/ou d'absences de sa mère et d'un individu inconnu permet de lire la plus ou moins grande fiabilité qu'il accorde à sa mère en tant que base de sécurité.

C'est précisément sur cet axe des relations entre base de sécurité et rapport à l'inconnu, entre attachement et exploration, que je me propose de revisiter maintenant la théorie de façon légèrement décalée par une option métaphorique.

Visualiser de façon spatiale cette relation base de sécurité/exploration est un vrai jeu d'enfant grâce à ... un jeu d'enfant : le jeu du chat perché. Dans ce jeu, que vous connaissez tous pour l'avoir pratiqué, les différents perchoirs représentent les bases de sécurité puisque, quand on est perché, on ne risque rien. En revanche, ce qui fait l'intérêt du jeu, c'est de quitter son perchoir et de courir dans l'espace libre, au risque de se faire pétrifier. Sans cette phase « exploratoire », il n'y aurait tout simplement pas de jeu. C'est cette entrée dans la danse qui constitue l'essence même de ce jeu et qui en fait une métaphore de l'existence (ce jeu est d'ailleurs très prisé en maternelle et ce, dès la petite section).

Mais cette métaphore ne serait pas complète si l'on ne remarquait pas que, c'est justement la possibilité de retrouver sa base de sécurité (ou une autre base de sécurité) qui rend la prise de risque envisageable.

En termes de métaphores spatiales liées à l'attachement et à l'exploration, le monde de la marine représente un domaine fertile avec la notion de port d'attache. Pour pouvoir partir à l'aventure, explorer le vaste monde, il faut avoir un port d'attache (voire plusieurs) d'où partir et où revenir. Le port, ainsi conçu, n'est pas un lieu d'emprisonnement mais un endroit où l'on peut se mettre à l'abri, il n'enferme pas et offre au contraire une base de sécurité, un havre, un lieu de repos avant de nouvelles aventures, un endroit où se mettre à couvert avant de nouvelles découvertes. Qui prendrait le risque de quitter le port s'il n'était pas sûr de retrouver sa place au retour ?

La marine, donc. La Marine, c'est justement le nom du bar que César tient sur le vieux port à Marseille, dans la pièce de Marcel Pagnol, Marius. Acte I scène 1 : le rideau s'ouvre sur un

échange entre Marius, qui rêve du grand large et Escartefigue, patron d'un « feriboite » avec lequel il traverse le port vingt-quatre fois par jour depuis trente ans. Morceau choisi :

« *Marius : Trente ans... Et ça ne vous fait rien quand vous voyez passer les autres ?*

*Escartefigue : Quels autres ?*

*Marius : Ceux qui prennent le port en long au lieu de le prendre en travers.*

*Escartefigue : Pourquoi veux-tu que ça me fasse quelque chose ?*

*Marius : Parce qu'ils vont loin.*

*Escartefigue : Oui, ils vont loin. Et d'autres fois, et d'autres fois, ils vont profond.*

*Marius : Mais le soir, quand vous partez pour la dernière traversée, qu'il y a tant de lumières sur l'eau, il ne vous est jamais venu l'envie...*

*Escartefigue : Quelle envie ?*

*Marius : De tourner la barre, tout d'un coup, et de mettre le cap sur la haute mer.*

*Escartefigue : Sur la haute mer ? Mais tu deviens fada, mon pauvre Marius !*

*Marius : Oh ! Que non ! Je vous ai deviné, allez !*

*Escartefigue : Qu'est-ce que tu as deviné ?*

*Marius : Que vous souffrez de ne pas sortir du Vieux Port. »<sup>5</sup>*

Voilà, certes de façon peut-être simpliste et caricaturale, emphatique et théâtrale, la théorie de l'attachement mise en images.

D'un côté, un Escartefigue condamné à rester dans le giron, à tourner en rond dans un monde fermé<sup>6</sup>, voué au surplace et à la répétition, baignant dans une souffrance que Marius en tout cas croit déceler et, en face, Marius, justement, qui ne rêve que d'exploration, d'aventures et de découvertes et qui évoque cette belle phrase d'André Gide : « *Ceux-là seuls comptent qui se lancent vers l'inconnu. On ne découvre pas de terre nouvelle sans consentir à perdre de vue, d'abord et pour longtemps, tout rivage<sup>7</sup>.* »

« *Partir, partir, on a tous un bateau dans le cœur, un avion qui s'envole pour ailleurs* » chante Julien Clerc. Se lancer vers l'inconnu, répondre à l'invite de l'exploration que le monde

---

<sup>5</sup> Pagnol M. *Marius*, Éditions De Fallois, Paris, 1988, p. 13. (pièce datant de 1929)

<sup>6</sup> « *Ton bateau, c'est pas un bateau* », lui dit Panisse en colère. « *C'est un flotteur et rien d'autre. Tu es un capitaine de bouée, voilà ce que tu es.* » *Idem*, p. 175.

<sup>7</sup> André Gide, *Les Faux-monnayeurs*, 1925 ; in Gide, André, *Romans* ; Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », Ligugé, 1958, p. 1214.

nous lance à deux ans comme à cinquante, témoigne sûrement d'un attachement plus sécurisé que le fait de ne pas vouloir quitter le port parce que parfois, « *ils vont profond* ». « *Au bonheur d'être là répond le bonheur de partir* », comme le dit joliment Jean D'Ormesson<sup>8</sup>.

Marius a donc le vent en poupe. Il veut fendre de son étrave les flots bleus de la mer Méditerranée. En d'autres termes, il veut tailler sa route.

Le mot *route* vient du latin populaire (*via*) *rupta* « (voie) rompue, frayée » de *rumpere* (rompre) qui a également donné *rupture*. Étymologie intimement commune donc pour la route et la rupture. La rupture, c'est cette coupure que j'établis dans le paysage familial en taillant ma route. Grandir, en entrant à l'école ou en crèche, c'est rompre avec ce panorama connu que constitue l'univers familial. En ce sens, on ne peut grandir sans rupture, sans coupure, sans césure : l'expression *crise de croissance* réalise un pléonasse. Toute croissance suppose des crises car tout développement suppose des ruptures, c'est-à-dire l'exploration de nouvelles routes. Creuser son sillon, c'est apprendre, c'est s'adapter pour finir par faire sien, faire en sorte que la route taillée devient routine et que le voyageur soit rompu à ce qui hier encore était nouveau et potentiellement inquiétant.

Pour autant, tous les chemins ne sont pas carrossables et certains présentent plus d'ornières que d'autres. La rupture, bien que nécessaire, peut être aménagée, en pensant son avant, son pendant et son après. Aménager la rupture, c'est préparer le voyage, fournir un guide au routard pour éviter qu'il aille profond. C'est aussi essayer de rendre le voyage agréable. C'est enfin donner l'assurance du retour.

*Avant - Préparer le voyage* : se renseigner sur la destination et préparer le matériel dont on aura besoin constituent les préparatifs que tout voyageur avisé se doit d'effectuer. Pour un enfant de deux ans, connaître à l'avance son nouveau lieu de vie, permet de commencer à apprivoiser l'inconnu en s'en faisant une idée. Les collègues travaillant avec des enfants de deux ans ont pris l'habitude de recevoir parents et enfants au cours du troisième trimestre de l'année précédente. Cette reconnaissance des lieux et des personnes est indispensable. On pourrait imaginer donner en complément à chaque enfant une photo, voire une cassette vidéo de ses futurs lieux d'habitation.

---

<sup>8</sup> *Op. cit.*, p. 216

*Pendant - Rendre la route praticable* : La route est praticable si elle est en partie plaisante et prévisible. Il s'agit souvent en voyage de fabriquer du connu avec de l'inconnu. Avez-vous remarqué comment en voyage, dès que nous passons plusieurs jours au même endroit, nous aimons retrouver du familier, en retournant par exemple déjeuner tous les jours dans ce petit café où le serveur est si sympathique ? Les rituels jouent ce rôle avec nos petits mais encore plus que par des habitudes, des lieux ou des objets, je crois que le sentiment de sécurité est engendré par les façons d'être des personnes qui nous entourent. C'est parce qu'on sait à quelle réaction s'attendre de la part d'une personne, que l'on n'est pas désarçonné à tout bout de champ que l'on peut construire un système d'attentes fondamentales et voir ces attentes satisfaites.

*Après - L'assurance du retour* : qui, parmi nous, part en voyage sans un billet de retour en poche ? Ce billet de retour, c'est la certitude de retrouver le port. C'est quand, l'heure des mamans ?

Voilà. J'espère que ces quelques rapides petites remarques vous aideront, nous aideront à penser, en tant que tour operator, les conditions de voyage de nos petits explorateurs. Merci de m'avoir écouté tailler ma route et acceptez maintenant, qu'à mon tour, je rompe, non sans vous avoir signalé que vous pourrez prendre en sortant une photocopie d'un poème en prose de Paul Valéry, C.A.L.Y.P.S.O., écrit en 1950, et imageant de façon magnifique à mon sens la dialectique entre attachement et exploration. Encore merci.

## C.A.L.Y.P.S.O.

CALYPSO à peine apparue au regard du jour sur le seuil de sa grotte marine, tout devenait ardent et amer dans les âmes, et tendre dans les yeux.

ELLE s'introduisait subtilement au monde visible, s'y risquant peu à peu avec mesure.

Par moments et mouvements de fragments admirables, son corps pur et parfait se proposait aux cieux, se déclarant enfin seul objet du soleil.

MAIS jamais n'allait si avant dans l'empire de la pleine lumière que tout son être se détachât du mystère des ombres d'où elle émanait.

ON eût dit qu'une puissance derrière elle la retînt de se livrer tout entière aux libertés de l'espace, et qu'elle dût, sous peine de la vie, demeurer à demi captive de cette force inconcevable, dont sa beauté n'était peut-être qu'une manière de pensée, ou la figure d'une Idée, ou l'entreprise d'un désir, qui s'incarnât dans cette CALYPSO, à la fois son organe et son acte, aventurée.

C'EST par quoi, et par la prudence de ses manœuvres délicatement prononcées et reprises, et par toute sa chair frémissante et nacrée, elle faisait songer qu'elle fût je ne sais quelle part infiniment sensible de l'animal dont sa grotte eût été la conque inséparable.

ELLE semblait tenir et appartenir à cette conque qui s'approfondissait en ténèbres que l'on devinait tapissées d'une substance vivante, dont l'épanouissement autour d'elle, sur la roche sombre des bords, l'environnait de festons frissonnants par fuites propagées et de plis curieusement irritables, d'où germaient des gouttes brillantes.

CALYPSO était comme la production naturelle de ce calice de chair humide entr'ouverte autour d'elle.

CALYPSO à peine apparue et formée sur le seuil de sa grotte marine, elle créait de l'amour dans la plénitude de l'étendue. Elle le recevait et le rendait avec une grâce, une énergie, une tendresse et une simplicité qui n'ont jamais été qu'à elle.

Mais non sans un caprice qui lui était, sans doute, une loi.

C'EST qu'il arrivait toujours qu'elle se reprenait et retirait, sans que l'on pût jamais connaître la cause, ni prévoir l'événement de cette reprise funeste ; et, quelquefois, elle se dérobaît, fondait comme un reptile, à même l'étreinte la plus forte ; et quelquefois se rétractait, aussi prompt et vive qu'une main qu'effleure un fer rouge s'arrache.

Et sur elle se refermait le manteau vivant de sa conque.

IL s'élevait aussitôt sous le ciel des malheurs et des maux incomparables. Toute la mer s'enflait et ruait contre le roc, brisant, sacrifiant sur lui un nombre énorme de ses ondes les plus hautes. Des naufrages se voyaient çà et là sur l'amplitude d'eau bouleversée. Elle grondait et frappait terriblement dans les cavités submergées de l'île, dont les antres mugissaient des blasphèmes abominables et des injures les plus obscènes, ou exhalaient des plaintes qui perçaient le cœur.